Zeitschrift: Kunst+Architektur in der Schweiz = Art+Architecture en Suisse = Arte+Architettura in Svizzera

Herausgeber: Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte

Band: 57 (2006)

Heft: 1: Anfänge der Buchillustration = Les débuts du livre illustré = Gli inizi del libro illustrato

Buchbesprechung: Bücher = Livres = Libri

Autor: Pajor, Ferdinand / Kurz, Daniel / Caraffa, Constanza

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

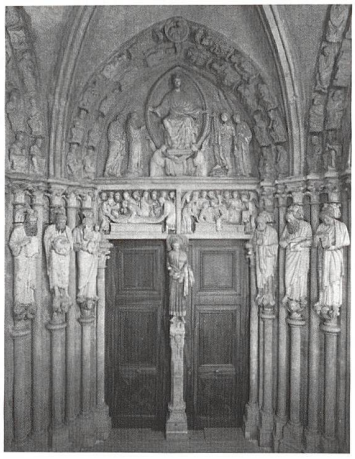
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AKTUELL
ACTUALITÉ
ATTUALITÀ

Die Kathedrale von Lausanne und ihr Marienportal im Kontext der europäischen Gotik

sous la direction de Peter Kurmann, Martin Rohde. Berlin/New York: Walter de Gruyter, 2004 (Scrinium Friburgense, Veröffentlichungen des Mediävistischen Instituts der Universität Freiburg Schweiz, 13). 226 p. et planches, avec 168 ill. en n/bl. ISBN 3-11-017916, € 128.–

En mai 1998, l'Institut d'études médiévales de l'Université de Fribourg a organisé un colloque sur la cathédrale de Lausanne et son portail peint, dont la polychromie médiévale avait été entièrement mise au jour (à partir de 1974). Depuis l'importante publication dédiée à la cathédrale à l'occasion du 700e anniversaire de la consécration, en 1975, ce monument n'avait plus fait l'objet de recherches approfondies. Par conséquent, l'objectif principal de ce colloque était de faire le point sur l'état des recherches et de confronter les connaissances et les méthodes de travail entre les sciences humaines et les sciences exactes, ces dernières jouant un rôle de plus en plus important dans le domaine de la conservation et de la restauration. Ainsi, les organisateurs réunirent des archéologues, historiens et historiens de l'art, mais aussi des architectes, restaurateurs et conservateurs pour débattre de la place qu'occupe ce monument dans le contexte de l'architecture gothique des XIIe et XIIIe siècles. Malheureusement, le lecteur de ces actes cherchera en vain les contributions des restaurateurs et des conservateurs et ceci indépendamment de la volonté des éditeurs, comme le souligne Peter Kurmann dans la préface. Cependant, même si la synthèse sur la restauration du portail peint – toujours attendue – avait davantage augmenté nos connaissances, les articles publiés par les représentants des sciences humaines ne constituent de loin pas une simple ébauche, comme le rappelle l'éditeur.



Lausanne, cathédrale, le portail peint. (tiré du livre, pl. 8)

Ce volume rassemble essentiellement des articles traitant de l'histoire de l'architecture, en comparant la cathédrale de Lausanne principalement avec des monuments de la France septentrionale et du sud-est de l'Angleterre, ainsi que des études qui examinent la sculpture et le programme iconographique du portail peint. Bien que toutes les contributions disposent d'un appareil critique solide pour étayer les observations et pour appuyer les hypothèses avancées, il ne faut pas perdre de vue que les sources ne nous renseignent guère sur la construction de la cathédrale ou de son portail sud, comme le remarquent les historiens Jean-Daniel Morerod et Véronique Pasche.

L'article de Willibald Sauerländer «Centre et périphérie: le cas du portail peint», qui clôt la série des articles présentés dans ce livre, peut en quelque sorte être considéré comme une synthèse générale du colloque. Par son approche, il s'intéresse à Notre-Dame de Lausanne dans le contexte du gothique européen en relativisant le modèle trop réducteur entre le rôle du centre – le domaine royal français – et la périphérie – les provinces francophones de l'Empire, dont fait partie la cathédrale de Lausanne. Pour la réflexion plus générale sur l'historiographie qu'elle propose, le lecteur lira cette contribution avec profit également en guise d'introduction au thème du colloque.

Sur la base des observations minutieuses de l'archéologie du bâti, Werner Stöckli précise la chronologie de la cathédrale. Ainsi, il distingue cinq chantiers, à savoir le déambulatoire roman à chapelles rayonnantes (après 1178), le déambulatoire actuel de style gothique primitif (avant 1190), la cathédrale gothique du Maître de Lausanne (1190 à 1225), les parties occidentales, de Jean Cotereel (1225 à 1235), et le portail peint (1230 à 1235). Cet article est important pour l'histoire de la construction de la cathédrale puisqu'il confirme et surtout précise les hypothèses de travail, émises déjà en 1975. Cette analyse permet également d'établir une chronologie relative du portail peint.

Eliane Vergnolle soumet les chapiteaux romans de la cathédrale gothique à un examen stylistique et constate que leur traitement trahit de la part des sculpteurs de Lausanne une connaissance approfondie des modèles courants en Ile-de-France à partir de 1140. Cependant, si les sculpteurs de la cathédrale n'ont retenu que les schémas de composition, le traitement stylistique de ceux-ci diffère, comme s'ils avaient travaillé sur la base de dessins et traduit les modèles dans leur propre langage artistique. Cette

étude démontre leur connaissance intime du gothique primitif français.

Comme l'attestent déjà les titres des articles de Jacques Henriet, «La cathédrale de Lausanne: La première campagne de travaux et ses sources», de Christopher Wilson, «Lausanne and Canterbury: A ‹Special Relationship› Re-considered», de Dany Sandron, «La cathédrale de Lausanne et l'architecture du Nord de la France à la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle», et de Dethard von Winterfeld, «Die Baukunst im Römischen Reich zur Zeit des Neubaus der Kathedrale von Lausanne», un vaste réseau d'influences et d'échanges semble avoir régi l'église Notre-Dame sur les rives du Léman. Dans cette série d'articles de qualité, on retient avant tout la contribution de Christopher Wilson qui étaye les observations de Jean Bony, vieilles d'un demi-siècle, selon lesquelles l'architecte de la cathédrale de Lausanne connaissait intimement la cathédrale de Canterbury; elle démontre également que ce monument du Kent fut non seulement important pour le développement du gothique insulaire, mais aussi pour celui du continent européen, notamment en France.

Alors que Klaus Niehr se penche sur l'analyse des structures architectoniques du portail peint et discerne une composition insolite par rapport aux portails français, peut-être due à une possible tension entre le prince évêque de l'Empire, le commanditaire, et un artiste français, Bruno Boerner aborde de son côté le programme iconographique dans le contexte des débats théologiques du début du XIIIe siècle. L'analyse du *Couronnement de la Vierge* – composition inédite – amène Boerner à formuler l'hypothèse que le programme lausannois aurait eu avant tout une portée christologique.

Les différentes communications du colloque réunies dans ce livre ont incontestablement fait avancer les recherches sur ce monument dans le contexte du gothique et octroient à Notre-Dame de Lausanne une place plus élevée et indépendante dans le concert des grandes cathédrales anglaises et françaises des XIIe et XIIIe siècles. L'index des lieux et des personnes fait également de cette publication un outil de travail précieux qui permet de suivre l'un ou l'autre des vecteurs d'influence présentés par le menu. On regrette par contre que la médiocrité des planches et figures – certaines photos sont même floues – ne soit pas à la hauteur de la qualité des textes.

Ferdinand Pajor

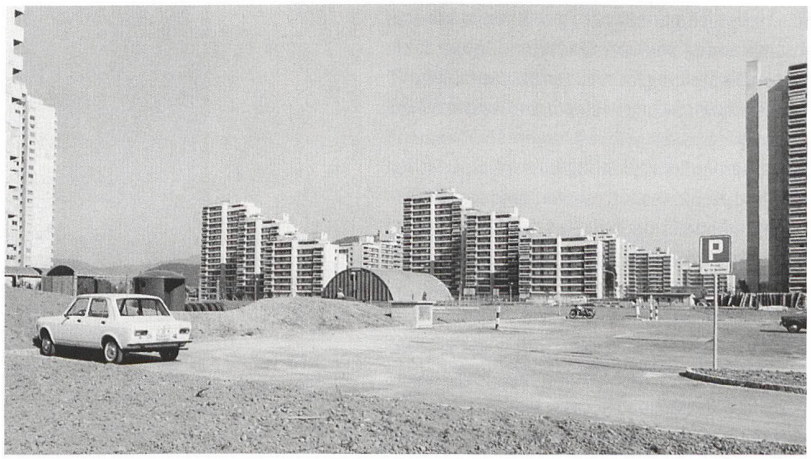
Städte bauen. Städtebau und Stadtentwicklung in der Schweiz 1940–1970

von Angelus Eisinger. Zürich: gta, 2004. 364 S., zahlreiche Farb- und S/W-Abb. ISBN 3-85676-148-9, CHF 78.–

Mit diesem Werk von Angelus Eisinger ist die erste umfassende Analyse der Geschichte der schweizerischen Raumplanung erschienen. Es paart architekturgeschichtliche Kompetenz mit einem spezifisch sozialwissenschaftlichen Untersuchungsansatz. Daraus ergibt sich eine durchaus neue und spannende Sicht auf die Entstehung der Raumplanung als Fachdisziplin.

Mit dem immer noch unentbehrlichen, handbuchartigen Werk *Städtebau in der Schweiz 1800–1990* gab Michael Koch 1992 einen ersten Überblick über die schweizerische Stadt- und Raumplanung bis in die Gegenwart. Ausgewählte Planungsbeispiele wurden im Kontext der ideellen, rechtlichen und sozialgeschichtlichen Entwicklungen vorgestellt. In der Darstellung von Koch blieben die Ebenen von Gesellschaft und Städtebau zwar aufeinander bezogen, aber doch weit gehend getrennt. Anders ist der Ansatz von Eisinger. Seine Untersuchung konzentriert sich auf eben die Nahtstelle zwischen Raumplanung und gesellschaftlichem Diskurs. Es setzt sich zum Ziel, «Einblicke in das dichte Gewebe von Verbindungen und Interaktionen zwischen der städtebaulichen Debatte und dem gesellschaftlichen Kontext zwischen 1940 und 1970 zu ermöglichen und zu zeigen, wie sich die Städte in diesem Zeitraum in wechselseitigen Herstellungsprozessen von Gesellschaft und Städtebau beziehungsweise Stadtplanung entwickelt haben.» Eisinger geht von der Beobachtung aus, dass die wohl geordneten räumlichen Konzepte der Architekten nur selten der Komplexität städtischen Lebens gerecht werden und dass in den Städten selbst «meist gar nichts an die hehren Planwelten der städtebaulichen Lehrbücher» erinnert. In seinem weit gespannten Untersuchungskontext verlieren die klaren Analysen und die zeichnerisch dargestellten Planvisionen der Planerinnen und Architekten viel von ihrer Heroik und werden als Resultat von gesellschaftlichen Diskussionen und zeitbedingten Wahrnehmungen fassbar, die sie ihrerseits mit zu formen versuchen. Der Erfolg hängt davon ab, «inwieweit es gelingt, erfolgreiche Allianzen zu bilden und sich somit sukzessive zu einem Bestandteil der schweizerischen Gesellschaft zu machen.» In diesem interaktiven Prozess veränderten sich gesellschaftliche Problemwahrnehmungen, zugleich aber auch die planerischen Ansätze.

Eisinger teilt die Geschichte der schweizerischen Raumplanung in fünf Phasen ein, denen er die fünf Kapitel des Bands zuordnet. Für jede Phase charakterisiert er die planerischen Leitbilder und Orientierungen der Architektinnen und Architekten und zeigt anhand von Beispielen, welche Begrenzungen planerischer Handlungsspielräume sich aus den wirtschaftlichen, rechtlichen und politischen Voraussetzungen ergaben. Jedes Kapitel enthält «Mikrostudien» über wichtige und zeittypische Planungen aus der betreffenden Zeit: die Siedlung Sus Mont Goulin in Prilly (Haefeli Moser Steiger 1944–1947), die Zürcher Bau- und Zonenordnung von 1947, die Neue Stadt in Otelfingen (1956–1969), die Hochhäuserdiskussion (1950–1970) und die Überbauung Wittigkofen in Bern (Otto Senn 1961–1980).



Bern, Überbauung Oberes Murifeld/Wittigkofen, 1961–1980, Otto Senn und Architektengemeinschaft Wittigkofen. (Repro, S. 284, oben)

In detaillierten Quellenstudien rekonstruiert Eisinger wichtige Etappen in der Entwicklung der Raumplanung und klärt unterwegs wichtige Begriffe. So führt er den irritierend biologistischen Topos des «Organismus», der die Diskussionen der frühen Nachkriegszeit stark prägte, auf das Leitbild einer hierarchischen Ordnung überschaubarer räumlicher und politischer Einheiten zurück. Spannend wie ein Krimi liest sich Eisingers Darstellung der juristischen Diskussion um die Raumplanung in den 1940er-Jahren. Darin weist er nach, dass unter Juristen einerseits, Stadtplanern anderseits genau umgekehrte Vorstellungen darüber bestanden, mit welchen Mitteln die Entfaltung des Einzelnen zu fördern und die angeblich drohende «Vermassung» zu vermeiden sei: Während die einen das Auswuchern der Siedlungstätigkeit mit lenkenden Massnahmen begrenzen wollten, pochten die anderen auf den unbedingten Schutz des Privateigentums gegen staatliche Übergriffe. An diesem Gegensatz scheiterte für lange Zeit die Durchsetzbarkeit von Landwirtschafts- und Freihaltezonen. Für die 1960er-Jahre wiederum weist Eisinger nach, wie sich die Diskussionen um Baurationalisierung und Vorfabrikation im Wohnungsbau und der Ruf nach planmässigen Grossüberbauungen gegenseitig bedingten.

Der Band *Städte bauen* schärft den Blick für die Bedingtheiten und Grenzen raumplanerischen Handelns und seine zahllosen Verflechtungen mit anderen gesellschaftlichen Feldern. Es wird dabei deutlich, dass zwischen dem Entwurf und seinem (oft nur teilweisen) Erfolg oder Scheitern komplizierte Prozesse stattfinden. Diese Komplexität spiegelt sich in der Sprache des Autors, der häufig zu ermüdenden Aufzählungen und langen Satzkonstruktionen greift, die das Lesen etwas anstrengend gestalten. Inhaltlich ist vor allem ein wichtiger Vorbehalt zu machen: Eisinger spricht zwar ebenso oft von Raumplanung wie von Städtebau. In der konkreten Darstellung fasst er den Städtebaubegriff aber doch relativ eng in einem architekturnahen Sinn. Die grossen und wichtigen Themenkomplexe der Verkehrsplanung einerseits, von Natur- und Heimatschutz sowie Landschaftsplanung anderseits bleiben dabei leider weit gehend ausgeblendet.

Dass sich im heutigen Bild von Siedlungs- und Landschaftsraum Spuren von wirksamer Planung nicht ohne weiteres ablesen lassen, und dass planerische Erfolge höchstens Etappensiege darstellen, kommt auch in der hervorragenden Bildspur zum Ausdruck, die der Fotograf Joël Tettamanti zu dem Band beisteuerte. Seine grossformatigen Aufnahmen zeigen die heutige Stadt und ihre Peripherien in ihren oft recht zufälligen Überlagerungen von Entwürfen, Entwicklungen und Veränderungen.

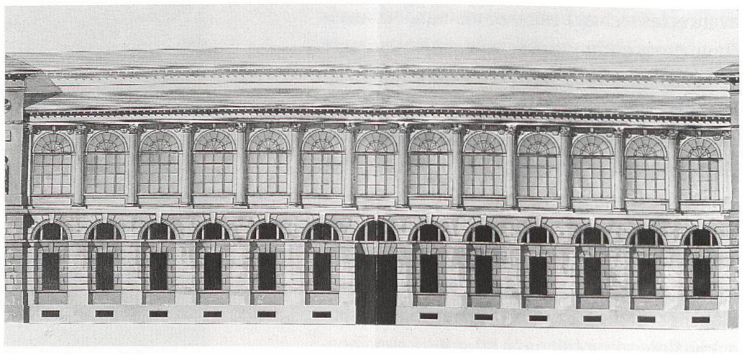
Daniel Kurz

Dal mito al progetto.
La cultura architettonica dei maestri italiani e ticinesi nella Russia neoclassica

hrsg. von Nicola Navone, Letizia Tedeschi. Mendrisio: Accademia di architettura, 2003 (Monografie, Archivio del Moderno, 10). 2 Bde., 1370 S., zahlreiche Farb- und S/W-Abb. ISBN 88-87624-22-4, CHF 240.–

Es mag paradox erscheinen, dass die abschliessende Veranstaltung im Rahmen der Feierlichkeiten für das 300-jährige Gründungsjubiläum der Stadt St. Peterburg am 5. Oktober 2003 in Lugano und Mendrisio ihre Türen öffnete. Wie der Titel der Ausstellung, die im Februar 2004 nach St. Petersburg in die Eremitage weiterreiste, und des hier zu besprechenden Begleitwerks verrät, erklärt sich diese Tatsache daraus, dass am Ausbau St. Petersburgs zu einer repräsentativen Hauptstadt in neoklassizistischer Zeit italienische und Tessiner Architekten und Baumeister massgeblich beteiligt waren. Die umfangreiche und reich bebilderte Darstellung läuft allerdings nicht Gefahr, diese entscheidende Epoche der russischen Architekturgeschichte nur unter dem Gesichtspunkt der dort tätigen Italiener und Tessiner zu untersuchen.

Ein Leitfaden in der Korrespondenz Katharinas II. (reg. 1762–1796) ist ihre Sehnsucht nach Rom, eine Stadt, die sie nie die Gelegenheit hatte zu besuchen. Dieser Briefwechsel mit ihren Künstlern und Agenten wird von vielen Autoren des vorliegenden Werkes (es ist hier unmöglich, sie alle namentlich zu erwähnen) reichlich zitiert. Mit ihrer Begeisterung für Raphael und die italienische Renaissance und vor allem für die Antike entsprach die baubesessene Katharina («Das Bauen ist eine verteufelte Sache [...] das ist eine Krankheit, so wie das Saufen») ganz dem damaligen Zeitgeist. Für die russische Zarin allerdings war das antike Rom auch eine politische Bezugsgrösse. Die geborene Prinzessin von Anhalt-Zerbst fühlte sich als eigentliche Erbin von Peter I., dem Gründer von St. Petersburg. Was Katharina mit Peter dem Grossen tatsächlich verband, war nicht nur der Wunsch nach Russlands Modernisierung und Europäisierung, sondern ein gewisser Systematisierungswahn, den die Zarin noch viel weiter vorantrieb, und der auch die Architektur miteinbezog. So wurde unter ihrer Regierung die Bürokratisierung des staatlichen Architekturwesens weiterentwickelt, die dann unter ihrem Enkel Alexander I. (reg. 1801–1825) im ganzen Zarenreich eingeführt wurde. Genauso systematisch wurde die Entwicklung einer architektonischen Formensprache vorangetrieben, die den hohen Repräsentationsansprüchen sowie den funktionalen Bedürfnissen einer modernen Hauptstadt genügen sollte. Rationalität und unendliche Wiederholbarkeit dank dem System der Säulenordnungen, aber auch Magnifizenz, Expressivität, Flexibilität – all diese Eigenschaften konnte die antike Architektur anbieten, die schon in der italienischen Renaissance eine Wiederbelebung gekannt hatte. Vor allem der Architekturtraktat Andrea Palladios, dessen erstes Buch 1798 ins Russische übersetzt wurde, stellte eine für verschiedenste Zwecke anwendbare und anpassbare, dennoch geregelte Version der antiken Architektur zur Verfügung. Diese an sich italianisierende Tendenz, so wird dem Leser in verschiedenen Aufsätzen verdeutlicht, wurde nicht nur von italienischen und Tessiner Architekten nach



Giacomo Quarenghi, Raphaels Loggien an der Eremitage, Fassade, um 1783, Slg. Bredford, Lugano. (Mendrisio, Archivio del Moderno)

Russland vermittelt, sondern auch von französischen, englischen, deutschen Künstlern, Gelehrten und Kunstagenten. Zudem nahm die Zahl der russischen Akademieschüler zu, die zur Ausbildung nach Rom geschickt wurden. Die nationalen Einflüsse der verschiedenen Protagonisten – die meistens einen palladianischen Ansatz teilten – wurden somit in eine übernationale Vision der klassischen Architektur integriert, die für Katharina Garantie für die Gleichrangigkeit mit dem römischen Kaiserreich war. Diese Entwicklung in Richtung einer russisch-klassischen Architektur wurde kurz durch Paul I. (reg. 1796–1801), der sich einer schweren Neorenaissance zuwandte, geschwächt, aber nicht wirklich unterbrochen, um wieder von Alexander I. aufgegriffen zu werden. Unter dem Besieger Napoleons erreichte der russische Klassizismus endgültig das Niveau einer Staatsarchitektur kaiserlichen Ranges, die Russlands europäischen Machtansprüchen Ausdruck verleihen sollte – und konnte.

Sozusagen im Schatten dieser drei Zarenfiguren, die diese Epoche der russischen Architekturgeschichte im wahrsten Sinne des Wortes beherrschten, werden jene Personen präsentiert, die ihre architektonischen Visionen – sei es in gebauten Werken, sei es in Entwürfen und Publikationen – verwirklichten: von Vallin de la Mothe und Rinaldi bis Quarenghi, Clérisseau und Cameron, von Baschenow und Woronichin bis Brenna und Rossi, um nur einige zu nennen.

Der dem Baubetrieb gewidmete Teil hat den engsten Bezug zum Tessin, denn von hier stammten viele der Baumeister, welche die riesigen kaiserlichen Baustellen kompetent leiteten und in ihren Briefen an die in der Heimat verbliebenen Familien über Freuden und Leiden des Arbeitens am Zarenhof lebhaft berichteten. Auch die alte Hauptstadt Moskau wurde im Buch nicht vergessen: In dieser Stadt konnte, vor allem nach dem Brand von 1812, die Leidenschaft für typologische Standardisierungen wieder belebt werden, welche bereits die Gründungsphase von St. Petersburg charakterisiert hatte. Kapitel über die Rolle Roms in der Kunst und Kultur des Neoklassizismus, über Architekturtraktate und deren Verbreitung in Russland sowie über die historischen, kulturellen, philosophischen und politischen Hintergründe vervollständigen die Darstellung. Abschliessend werden die Innenarchitektur und die Bühnendekoration präsentiert. Dies erfolgt anhand einer beachtenswerten Materialfülle (neben den Archivdokumenten Zeichnungen, Stiche, Modelle, Bücher, Gemälde und natürlich die Bauten selbst), darunter zahlreiche Erstveröffentlichungen in Abbildungen grosszügigen Formats.

Dieses zweibändige Werk bietet ein grosses Panorama an, in dem die einzelnen «giornate» vielleicht ein wenig zu stark hervortreten. Die Übersichtlichkeit leidet etwas unter der Anpassung an die Ausstellungsstruktur sowie unter der Notwendigkeit, allen beteiligten Institutionen Raum zu gewähren. Daraus ergibt sich allerdings eine angenehme Mehrstimmigkeit. Und überhaupt ist der vielleicht höchste Verdienst dieser Unternehmung, wie zur Zeit Katharinas so viele internationalen Kräfte zusammengeführt und so viele russischen, Schweizer, italienischen Institutionen und Wissenschaftler aus noch mehr Ländern dazu gebracht zu haben, in einem grossen Orchester zusammen zu spielen.

Costanza Caraffa

Antonio Adamini, Vedute der Alexandersäule mit dem Glawnyi Stab im Hintergrund, 1836, Bibliothek der Universität für Verkehrswege, St. Petersburg. (Repro, Bd. 2, S. 707 unten)

Châteaux, donjons et grandes tours dans les Etats de Savoie (1230–1330). Un modèle: le château d'Yverdon. Bd. 1: Le Moyen Age: genèse et création; Bd. 2: Epoques moderne et contemporaine: transformations, adaptions

von Daniel de Raemy, mit Beiträgen von Brigitte Pradervant, Michèle Grote, Eric-J. Favre-Bulle, François Christe, Michel DuPasquier. Hrsg. von der Association pour la restauration du château d'Yverdon-les-Bains, Lausanne 2004 (Cahiers d'archéologie romande, 98 und 99). 866 S., ca. 140 Farb- und 1060 S/W-Abb., zahlreiche Pläne. Bd. 1: ISBN 2-88028-098-2, Bd. 2: ISBN 2-88028-099-0, CHF 190.–

Die Burgen der Schweiz wurden lange Zeit recht stiefmütterlich von der Architekturgeschichte und Denkmalpflege behandelt. Erst seit wenigen Jahrzehnten gibt es eine wissenschaftliche Burgenforschung, die u. a. mit den neueren Methoden der Mittelalterarchäologie und historischen Bauforschung arbeitet. Inzwischen kann sie für Burgen der Deutschschweiz Ergebnisse und eine ganze Reihe von Publikationen vorweisen. Für die Burgen der französischen Schweiz fehlten diese bislang weitgehend. Mit dem vorliegenden Werk von Daniel de Raemy beginnt sich diese Lücke nun zu schliessen.

Der Titel des Werkes ist eigentlich irreführend, denn es ist in erster Linie keine Studie über den savoyischen Burgenbau zwischen 1230 und 1330, sondern eine Monografie über die Bau- und Nutzungsgeschichte des Schlosses Yverdon-les-Bains, von dessen Ursprüngen im frühen 13. Jahrhundert bis ins 20. Jahrhundert. Die verschiedenen Bau- und Nutzungsphasen werden in drei Perioden gruppiert, in diejenigen des Mittelalters von 1230 bis 1536, der bernischen Landvogtei bis 1798 und der Moderne ab 1798.

Die Arbeit – die erweiterte Dissertation des Autors an der Universität Lausanne – ist eine Synthese aller über dieses Gebäude gesammelten Informationen, von den Anfängen der Burg durch alle Perioden ihrer Geschichte. Der methodische Ansatz ist interdisziplinär. Zentral sind die Untersuchungen der Mittelalterarchäologie und historischen Bauforschung in Verbindung mit der systematischen Anwendung der Dendrochronologie zur Absolutdatierung von Bauphasen. Daneben hat der Autor auch die Schriftquellen ausgewertet, was sich für Yverdon als aussergewöhnlich ergiebig erwies, zeichnete sich die Herrschaft der Grafen von Savoyen doch bereits im 13. Jahrhundert durch einen ausserordentlich hohen Verschriftlichungsgrad aus.

Der Vorläuferbau der jetzigen Burg Yverdon wurde um 1235 von Graf Amadeus III. von Montfaucon-Monbéliard errichtet. Über deren abgebrochenen Resten entstand unter den Grafen Peter und Philipp von Savoyen zwischen 1259 und 1285 die noch heute im Wesentlichen erhaltene Burg, ein mächtiges Mauergeviert, flankiert

an jeder Ecke von einem Rundturm. Die innen an die Mauer anlehnenden dreigeschossigen Gebäude bildeten eine Vierflügel-Anlage um einen von einem hölzernen Portikus umgebenen Hof. Das kellerartig ausgebaute Erdgeschoss der Gebäude bildete die Substruktion für das Hauptgeschoss, das rund 5 m über dem Aussenniveau der Burg lag und das eigentliche *piano nobile* bildete. Im Westflügel befand sich die grosse Halle (Aula), im Südflügel lag die *camera domini*, der Ostflügel wurde von der Kapelle dominiert, an die nordseitig eine beheizbare Stube *(stupha)* und die herrschaftliche Küche anschlossen. Im Nordflügel schliesslich gab es neben dem Eingangshof mit dem Tor die grosse Küche und Vorratsräume. Über diesem Hauptgeschoss setzten nach Befund ursprünglich direkt Pultdächer an, die aussen auf der Wehrmauer aufsassen. Der Rundturm in der südöstlichen Ecke, der wesentlich grösser und höher als die anderen Türme ist, diente als herrschaftlicher Wohnbau.

Die ersten Umbauten fanden in Yverdon zwischen 1359 und 1475 statt und dienten in erster Linie der Vergrösserung der Wohngebäude. Bei der Eroberung Yverdons durch die Eidgenossen im Jahr 1475 wurde die Burg verwüstet und brannte aus. Anlässlich der umfassenden Erneuerung wurden die Gebäude hofseitig erhöht, so dass sie fortan zwei Vollgeschosse enthielten, und mit Satteldächern versehen.

Mit der Eroberung der Waadt durch die bernischen Truppen im Jahr 1536 wurde die Burg zum Zentrum einer Landvogtei. Die gegenüber dem mittelalterlichen Hochadel ganz anderen Wohn- und Repräsentationsbedürfnisse der bernischen Landvögte und ihre Veränderung im Lauf der Jahrhunderte führten zu wiederholten umfangreichen Umbauten. Noch heute ist die Anlage von der Befensterung jener Epoche geprägt, die erstmals mehr Licht in die Räume brachte.

Das letzte Kapitel der Darstellung ist der Wiederentdeckung der Burg als Baudenkmal gewidmet und enthält die Restaurierungsgeschichte. Seit 1956 verantwortet eine Vereinigung für die Restaurierung des Schlosses Yverdon (ARCHY) die Arbeiten, die seit 1981 durch Mittelalterarchäologen und Bauforscher begleitet werden.

Aber Daniel de Raemy hat sich nicht auf die monografische Darstellung der Baugeschichte beschränkt. Ausgehend von den jeweiligen Erkenntnissen über einzelne architektonische Aspekte in Yverdon holt er mehrfach zu umfangreichen Exkursen aus, in denen er versucht, die wichtigsten Züge der entsprechenden Bauperiode einzuordnen und in einen grösseren Zusammenhang zu stellen.

Der «grande tour» in der Südwestecke der Burg ist Ausgangspunkt eines ersten Exkurses über die Frage der Chronologie von viereckigen und runden Haupttürmen in der Region. Galten Letztere bislang als eine Erscheinung der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts, die die älteren Türme mit viereckigem Grundriss ablösten, kann de Raemy belegen, dass runde Türme bereits ab 1233 errichtet wurden und mit viereckigen Türmen koexistierten. Damit waren es auch nicht, wie bisher behauptet, die Grafen von Savoyen, die diese Bauform in der Region erstmals eingeführt haben, sondern die Herren von Montfaucon-Monbéliard.

Die Burg Yverdon ist ein Vertreter des Bautypus der – oft fälschlicherweise als «carré savoyard» – bezeichneten Kastellburg. Diesem Typus ist der ausführlichste Exkurs des Werkes gewidmet. De Raemy fragt nach dem Ursprung der Kastellburg, die zur Zeit der Wende vom 12. zum 13. Jahrhundert auftaucht. Er befasst sich dafür mit Beispielen aus ganz Europa. Nach de Raemy ist Yverdon nicht nur die erste Kastellburg in der Herrschaft der Savoyer, sondern hat quasi Scharnierfunktion und vereint französische mit englischen Vorbildern, arbeitete deren Baumeister Jacques doch vor 1265 an Yverdon und errichtete später als James of St. George für den englischen König Eduard I. die gewaltigen Burganlagen zur Absicherung des eroberten Wales. Die spätmittelalterlichen Veränderungen dienen dem Autor als Folie für einen weiteren Exkurs über die Entwicklung der Wohn- beziehungsweise Residenzgemächer und -bauten in Burgen jener Epoche.

Die Bedürfnisse eines Landvogtes und die resultierenden Umbauten zwischen 1536 und 1798 sind für den Autor Anlass, in einem weiteren Exkurs nach der Architektur der Landvogteien der Region zu fragen. Dazu vergleicht er Beispiele von bernischen wie freiburgischen Landvogteien, die sich grossenteils in mittelalterlichen Burgen, teilweise aber auch in ehemaligen Klöstern befanden. Der letzte Exkurs beschäftigt sich mit dem Problem von Burgen als historische Monumente und der Frage, was Restaurieren in diesem Zusammenhang bedeutet.

De Raemys Werk ist eine solide und gelungene Baumonografie, welche die Geschichte der Burg Yverdon und damit die Frage nach der Datierung der Kastellburgen des burgundisch-savoyischen Raumes auf eine neue, wissenschaftlich tragfähige Basis stellt. Lobenswert ist die Konsequenz des Autors, mit der er auch die nachmittelalterliche Baugeschichte vorstellt. Man kann allerdings geteilter Meinung sein über die Notwendigkeit der manchmal ausufernden Exkurse. Die Fülle des ausgebreiteten Materials – Burganlagen von Wales bis in den Nahen Osten – ist von sehr unterschiedlicher Qualität. Weniger wäre wahrscheinlich mehr gewesen. Die darin aufgeworfenen Fragen gäben Stoff für eine ganze Reihe weiterer Dissertationen.

Armand Baeriswyl

Schloss Yverdon heute, Flugaufnahme von Süden. (Repro, Bd. 1, Farbtaf. XI unten)

Die Bauernhäuser beider Appenzell. Appenzell Ausserrhoden / Appenzell Innerrhoden

von Isabell Hermann, hrsg. von der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde, Basel (Die Bauernhäuser der Schweiz 31). Herisau: Appenzeller Verlag, 2004. 496 S., 686 Farb- und S/W-Abb. sowie Pläne. ISBN 3-85882-387-2, CHF 79.–

Seit 1965 werden nun in gewichtigen Bänden in loser Folge die alten Bauernhäuser der Schweizer Kantone vorgestellt. Und es ist nun schon wieder vierzig Jahre her, dass der erste Band über die Häuser des Kantons Graubünden erschienen ist. Diese lange Zeit hat natürlich zwangsläufig auch in Darstellung und inhaltlichen Schwerpunkten ihre Spuren hinterlassen. Heute zählen Wohnungen und Häuser, die Anfang des 20. Jahrhunderts eingerichtet oder erbaut worden sind, schon beinahe zu den Raritäten, sie sind für uns bereits Denkmäler einer längst vergangenen Epoche und besitzen damit eine bestimmte Wertigkeit. Das war 1965 kaum vorstellbar. Da hörte das baugeschichtliche Interesse spätestens Mitte des 19. Jahrhunderts auf, eher noch deutlich davor. Warten wir ab, was uns der soeben erschienene 31. Band der Reihe über die Bauernhäuser beider Appenzell an Neuem und Interessanten zu berichten hat.

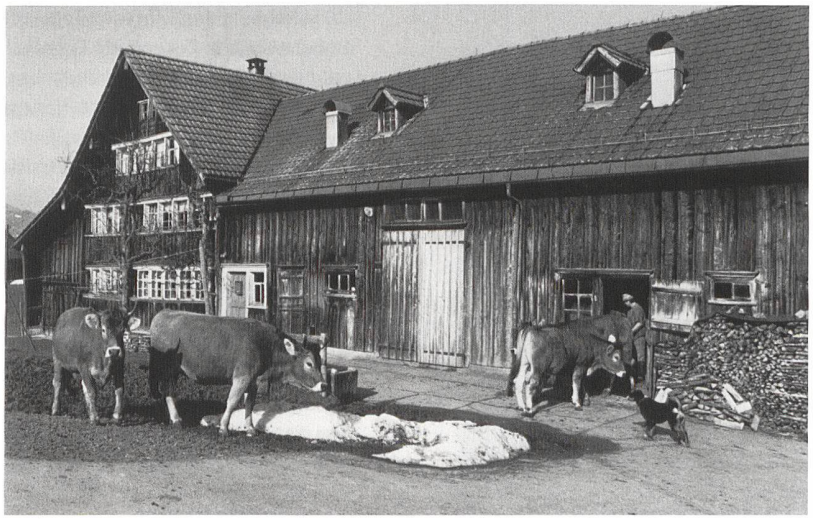
Appenzell – das verbinden wir Deutsche zuerst mit dem köstlichen Appenzeller Käse. Vielleicht wissen wir gerade noch, dass Appenzell etwa zwischen dem Bodensee und dem Hochgebirge liegt, mit dem Säntis als markanten Alpengipfel. Beim Nachlesen im Lexikon stellen wir fest, dass beide Kantone bei weitem nicht die Fläche eines deutschen Landkreises besitzen, von der Einwohnerzahl her ganz zu schweigen. Sie sind mit Abstand die kleinsten Kantone der Schweiz. Und da soll es sich lohnen, ein eigenes Buch über ältere Bauernhäuser herauszugeben? Stehen in diesem recht überschaubaren Gebiet überhaupt noch welche? Und sind sie dann auch noch vorzeigbar in einem Buch? In Deutschland wäre dieses Unterfangen bei einer so kleinen Region schier unvorstellbar, aber in der Schweiz gehen die Uhren auf diesem Sektor anders. Umso mehr dürfen wir nun von dem neuen Band der erfolgreich aufgelegten Reihe *Die Bauernhäuser der Schweiz* erwarten, der uns in die uns unbekannte Hauslandschaft Appenzell Innerrhoden und Ausserrhoden entführt.

Isabell Hermann als gelernte Geografin, wie der Autorenhinweis vermerkt, hat sich, zumindest für Haus- und Gefügeforscher, dem Thema «Bauernhaus in Appenzell» etwas unkonventionell genähert. Selbst wenn man die viele Literatur zum historischen Hausbau und zum Bauernhaus im deutschsprachigen Raum zu kennen meint und nicht jedes Mal bei Veröffentlichungen neue Wege beschritten werden müssen, geschweige denn neue Erkenntnisse zum historischen Hausbau grundlegender Art zu erwarten sind, so überraschen doch manche Aspekte, die so sonst kaum tangiert werden. Haben Sie z. B. gewusst, dass sich Bauern ihr Haus nicht nur nach praktischen Erwägungen gebaut haben, sondern, genauso wie wir heute auch, die Aussichtslage mit in ihre Überlegungen zum Hausbau mit einbezogen? So verweist Isabell Hermann darauf, dass nicht nur die Besonnung am Morgen ein wichtiger Auswahlgrund für die Lage des neu anzulegenden Hauses war, sondern auch die Aussicht vom neuen Haus in die Landschaft, was sie unschwer aus den Archivalien entnehmen konnte (S. 45).

Nach der üblichen, aber notwendigen Übersicht zur Geografie, zur Historiografie und zur Siedlungslandschaft erwartet der fachkundige Leser jetzt unter dem Kapitel «Hausbau» eine handfeste Beschreibung und Vorstellung der sich historisch entwickelnden Hauskonstruktionen und -typen in beiden Kantonen Appenzell. Aber nicht so, wie es sich der Hausforscher vorstellt, mit Gefügen, alten Verbindungen, Holztechniken und Grundrissvariationen geht es nun in den Kern des Bandes, sondern deskriptiv werden die für den Hausbau wichtigen Aspekte vorgestellt wie die Wand, das Dach oder die Fassade. Dabei kommen alle Möglichkeiten zu Wort wie natürlich der in diesem Gebiet landesübliche Blockbau, aber auch der Fachwerkbau, der Steinbau, die verschiedenen Dachformen, -konstruktionen und -deckungen. Es wird deutlich, dass, wie häufig im alpinen Raum, die Dachneigung ein entscheidendes Kriterium für die Bestimmung des Alters der Häuser in Appenzell ist: Das flach geneigte Tätschdach muss alt sein; steile Dächer sind «jung», sie treten frühestens erst ab dem späten 16. Jahrhundert auf. Ähnlich stellt sich die Entwicklung im deutschen Voralpenland dar.

Unter dem Stichwort «Fassade» verweist Isabell Hermann nicht nur auf die Zierelemente und Verkleidungen, sondern auch auf die in Appenzell auffällig grossen Fensteröffnungen und die besonderen Türverschlüsse. Nach einem Kapitel über Inschriften widmet sich der Mitautor Marcel Zünd dem in einschlägigen Veröffentlichungen bisher stiefmütterlich behandelten Thema der Farbe und der Malerei. Dieses bemerkenswerte Kapitel ist schon der Übergang ins Innere des Hauses, das unter der Überschrift «Wohnkultur» vorgestellt wird. Die Autorin unterscheidet dabei strikt nach zwei Mustern: dem Haushalt mit landwirtschaftlicher Prägung als Innerrhoder Modell und dem Haushalt mit textilindustrieller Ausrichtung, dem Ausserrhoder Modell. Historische und aktuelle Innenaufnahmen aus Wohnstuben, Schlafkammern und Nebenräumen ergänzen den Text in vorbildlicher Weise – es sind keine aufgeräumten und sterilen Museumsszenen zu sehen, sondern die Bilder geben authentische Einblicke in das tägliche Leben der Bewohner und Nutzer.

Bevor Isabell Hermann sich den Sondergebäuden zuwendet, stellt sie noch kurz die bäuerlichen Wirtschaftsgebäude, besonders Stall und Scheune, vor. Dabei wird deutlich, dass der heute für Appenzell so typisch wirkende Einhaushof mit der ans Wohnhaus quer angebauten Stallscheune eine jüngere Entwicklung ist. Dieser so genannte Kreuzfirsthof hat den älteren Typus des Heidenhauses mit durchgängiger Traufe abgelöst.



Hundwil, Auen Ass.-Nr. 324. (Repro, S. 293, Abb. 469)

Benno Furrer, ebenfalls Mitverfasser, widmet sich dem speziellen Bautyp der Alpgebäude, die für Appenzell über Generationen hinweg eine wichtige Erwerbsquelle für die landwirtschaftlich geprägte Region darstellten und noch darstellen. Er zieht eine Linie dabei auch zur heutigen Bauaufgabe von Alpstallungen, einer Besonderheit Appenzells, die mit modernen Techniken erbaut werden.

Jetzt endlich ist es soweit: Wir gelangen nun zu den für die Hausforscher so wichtigen und interessanten Seiten der Gebäudetypologien und Monografien. Dabei werden zwanzig Bauernanwesen, vom späten 15. Jahrhundert bis zum Neusiedler- oder Melioriationshof von 1947, in Plänen, Fotos und Text vorgestellt. Berührend sind die Aufnahmen der Innenräume, manchmal mit den heute dort wohnenden Menschen. Das zeigt wieder einmal überdeutlich, dass ein Haus nicht allein als Konstruktionsgefüge gesehen werden darf, sondern immer im Zusammenhang mit den Menschen, die dort leben, wohnen und arbeiten.

Neben einer lobenswerten starken Einbeziehung der Eigentümergeschichte bis in die Jahrtausendwende vermisst man allerdings eine etwas deutlicher herausgearbeitete Baugeschichte der einzelnen Objekte. Einmal nur gibt es annäherungsweise einen Baualtersplan, sonst muss man sich in den Text vertiefen und die einzelnen Bauphasen heraussuchen. Die im Massstab 1:200 gehaltenen Zeichnungen der Grundrisse, Ansichten und Schnitte sind zwar illustrierend, aber leider ohne Aussagekraft zur Geschichte und Konstruktion. Hier wäre es hilfreich gewesen, auch anhand der Pläne die in vielen Fällen spannende Baugeschichte anhand aussagekräftiger Baualterspläne besser verfolgen zu können.

Haslen, Schlatt-Haslen, Hanses 95, Schlafkammer. (Repro, S. 281, Abb. 448)

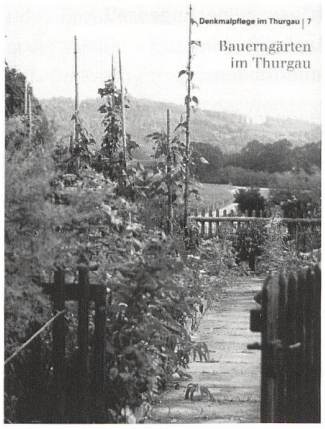
Ein weiteres Manko muss der bautechnisch interessierte Leser leider hinnehmen: Es wird im Regelfall nirgends auf das Konstruktionsgefüge ausdrücklich eingegangen. Auch hier ist man auf den Text in mehreren Kapiteln angewiesen, um die verstreuten Hinweise zu finden.

Da die beiden Appenzell von der Fläche her so klein sind und vollständig von einem einzigen Kanton, dem St. Gallener, umgeben werden, hätte man sich gewünscht, dass bei manchen Erscheinungsformen und Entwicklungsfragen des Hausbaus wie beim Beitrag über die Alpgebäude auf benachbarte Regionen mit ihren Baugewohnheiten und Forschungsergebnissen eingegangen worden wäre – das hätte die eigenständigen Leistungen der Appenzeller Bauern und Handwerker noch überzeugender herausgestellt.

Diesen wenigen Kritikpunkten aus Sicht eines Bauforschers stehen aber grosse Vorzüge eines unspektakulären, uneitlen Buches gegenüber: Einmal die doch von früheren volkstümelnden Schilderungen weit abgerückte neutrale Betrachtung des ländlichen Hausbaus – klar, sachlich, mit qualitätsvollen Aufnahmen von Mäddel Fuchs versehen, beschreibend und feststellend und weniger bewertend als die ältere Literatur. Dass nun, Anfang des 21. Jahrhunderts, auch die Leistungen des Historismus und der Moderne in einer volkskundlichen Betrachtung ohne abwertende Äusserungen Aufmerksamkeit finden, sollte einerseits selbstverständlich sein, ist andererseits aber auch für diese wohl eher konservativ angelegte Reihe bemerkenswert. Erfrischend auch die im Abspann versteckte Feststellung der Autorin, dass «jedes Appenzeller Bauernhaus in seiner Geschichte, in seiner baulichen Entwicklung, in seiner Erscheinung sowie in seiner Ausstattung ein Einzelfall ist. Es verdient deshalb jedes Appenzeller Bauernhaus auch in Zukunft als Einzelfall mit der erforderlichen Sorgfalt und dem notwendigen Einfühlungsvermögen behandelt zu werden.» (S. 465).

Dem ist nur noch hinzuzufügen, dass auch jedes Bauernhausbuch ein Einzelfall in der langen Serie ist – wie das über die beiden Appenzell. Nach dem Blättern und Lesen in diesem reich bebilderten Werk wird es Ihnen genau so gehen wie dem Rezensenten – die nächste Hauserkundungsfahrt wird in die beiden Appenzell führen, um dort ein schönes Einzelbeispiel zu suchen und zu finden! Das müsste nach der Lektüre dieses Bandes ein Kinderspiel sein.

Albrecht Bedal



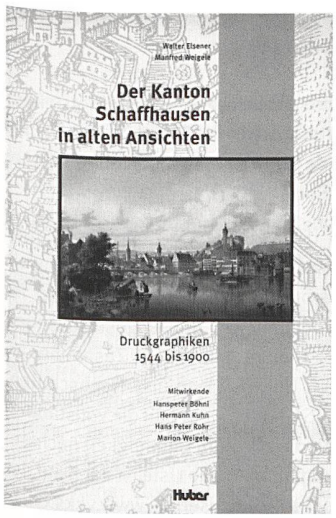
Bauerngärten im Thurgau

hrsg. vom Amt für Denkmalpflege des Kantons Thurgau. Frauenfeld/Stuttgart/Wien: Huber, 2005 (Denkmalpflege im Thurgau 7). 200 S., 203 Farb- und 77 S/W-Abb., 21,2 × 28 cm. ISBN 3-7193-1410-3, CHF 58.–

Herrliche Thurgauer Fachwerkhäuser mit Bauerngärten in voller Blüte – sie prägen die Dörfer und sind aus der Thurgauer Landschaft nicht wegzudenken. Und doch ist dieses vertraute Bild gefährdet, denn immer mehr dieser einst so sorgfältig gepflegten Gärten verschwinden: Die Selbstversorgung – früher ein wichtiger Grund für die Anlegung eines Bauerngartens – hat an Bedeutung verloren, und viele Bauernhäuser werden von Menschen bewohnt, die nicht in der Landwirtschaft tätig sind und keinen direkten Bezug zum Bauerngarten mehr haben.

Die Publikation will nicht einfach nur die letzten Thurgauer Bauerngärten dokumentieren und verewigen, sondern den Gedanken dieser Gärten weitertragen. Ausgewiesene Kennerinnen und Kenner der lokalen Bauerngärten spüren der Geschichte dieser Gärten nach und zeigen, welche Bestandteile zu einem traditionellen Bauerngarten gehören. Mit zahlreichen praktischen Tipps – etwa einem monatlichen Arbeitskalender oder zum Zeitmanagement – sollen bisherige Gärtnerinnen und Gärtner in ihrem Tun unterstützt und Interessierte zur Anlage eines eigenen Gartens ermutigt werden. Exemplarische Gartenporträts und Fotografien aus allen Jahreszeiten machen das Buch zu einer attraktiven Lektüre, bei der auch das Gemüt nicht zu kurz kommt.

pd



Der Kanton Schaffhausen in alten Ansichten. Druckgraphiken 1544–1900

Von Walter Elsener, Manfred Weigele. Frauenfeld/Stuttgart/Wien: Huber 2005. 367 S., 903 Farbabb., 23,5 × 33,5 cm. ISBN 3-7193-1407-3, CHF 148.–

Von der Region Schaffhausen mit der weit über die Landesgrenzen hinaus bekannten Sehenswürdigkeit des Rheinfalls, den attraktiven Städten, Gemeinden und der wunderschönen Landschaft, schufen Künstler von nah und fern zahlreiche Druckgrafiken. Diese frühen Druckgrafiken stellen heute erstklassige Dokumente zur Kunst- und Sozialgeschichte, aber auch zur Geschichte des Tourismus dar. Die Bevölkerung kennt viele der im Volksmund «Stiche» genannten Ansichten. Bis heute fehlte jedoch eine Gesamtschau dieser Grafikblätter des Kantons Schaffhausen.

Die Autoren haben sich zum Ziel gesetzt, die Ansichten von Städten, Gemeinden, Burgen, Schlössern, Landschaften, speziellen Ereignissen und weiteren Sehenswürdigkeiten von 1544 bis 1900 möglichst vollständig zu erfassen – insgesamt 903 Bilder – und der Öffentlichkeit zugänglich zu machen. Verzichtet wurde auf die Wiedergabe von Trachtenbildern und Litho-Ansichtskarten. Aus der grossen Zahl von Rheinfall-Grafiken wurde eine Auswahl getroffen. Es entstand eine reich bebilderte Publikation mit u. a. einem Künstler- und einem Quellenverzeichnis im Anhang, die zunächst Nachschlagewerk für Historiker, Museen, Bibliotheken und Sammler sowie als Dokumentation für den Kulturgüterschutz gedacht ist. Sie soll aber auch die breite Bevölkerung zu Entdeckungen einladen.

pd/RB

Der Feldbacher Altar – ein Spiegel der niederländischen *ars nova* am Bodensee

Madeleine Witzig-Hager. Bei diesem bemerkenswerten Flügelaltar handelt es sich um ein seltenes Stück erhaltener Malerei des 15. Jahrhunderts auf Schweizer Boden. Das Retabel wurde 1848 bei der Aufhebung des Zisterzienserinnen Klosters Feldbach (bei Steckborn am Bodensee) in einem Nebengebäude aufgefunden und befindet sich heute im historischen Museum Frauenfeld. Stilistisch unterscheidet sich dieses Werk erheblich von den im Konstanzer Umkreis erhaltenen Bildern dieser Zeit und zeigt ganz besondere Qualitäten.

Bei geöffneten Flügeln sieht man sich vor der Mitteltafel in den kontemplativen Kreis beinahe lebensgrosser Heiliger unter dem Kruzifixus einbezogen. Auffallend sind die riesigen Hände und Füsse der Figuren und ihre eindringlichen, individuellen Physiognomien. In den Proportionen irritieren einzelne Inkongruenzen und Verzerrungen. Anstelle des regional üblichen Goldgrundes breitet sich im Hintergrund ein lichterfülltes Landschaftspanorama unter blauem Himmel aus. Eine mittelalterliche europäische Idealstadt liegt an einem grossen, von Hügeln umgebenen und mit verschiedenen Schiffen rege befahrenen Gewässer. Höchst erstaunlich ist die im gekrümmten Horizont angedeutete Kugelgestalt der Erde.

Die Innenseiten der beiden Flügel führen vier Schlüsselszenen der Passion Christi vor Augen. Sie erscheinen im atmosphärischen Licht verschiedener Tageszeiten. Das *Gebet Christi am Ölberg* ist ein echtes Nachtbild, in dem der Maler gekonnt natürliche und künstliche Lichtquellen inszeniert. Stratosphärisch die Erdkrümmung nachvollziehende Himmelsdarstellungen wie auf diesen Bildern sind einzigartig in der europäischen Kunstlandschaft der Zeit.

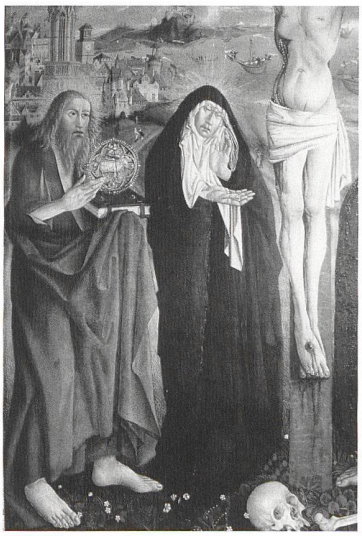
Die Werktagseite präsentiert auf vier Bildern den gleichen Innenraum mit perspektivisch angelegtem Fliesenboden und einem Pressbrokatvorhang als Hintergrund. In jedem Raum sind zwei Heilige dargestellt, die auf erzählende Weise vielschichtige Bezüge zu einem Frauenkloster und zu künstlerischen Vorbildern nahe legen.

Es ist bis jetzt nicht gelungen, das Retabel einer bekannten Werkstatt zuzuordnen oder ein zweites Werk dieses Malers nachzuweisen. In der bisherigen Forschung, die teilweise eher abwertend den eklektischen Charakter dieser Malerei betont, ist man sich einig, dass dieser kunsthistorische Einzelgänger in der seeschwäbischen Provinz niederländische Einflüsse aufweist.

Die Lizenziatsarbeit soll das Altarbild im europäischen Kunstkontext der Zeit neu situieren und sowohl die Härten oder Übertreibungen, die besonders bei der trauernden Muttergottes unter dem Kreuz auffallen, als auch die Kühnheiten bei der Landschaftsdarstellung und der Bildkomposition unter einem neuen Aspekt beurteilen. Das vermeintliche Unvermögen des Feldbacher Meisters kann als kalkulierte künstlerische Aussage einer ehrgeizigen, nach langen Lehr- und Wanderjahren durch die niederländischen und französischen Kunstzentren erfahrenen Künstlerpersönlichkeit gesehen werden.

Leider sind weder Stifterwappen oder -porträts vorhanden, noch existieren schriftliche Quellen zur Auftragssituation oder zum Maler. Stilistische Vergleiche führen zu möglichen Vorbildern des Feldbacher Meisters im illustren Kreis französischer Hofkünstler um 1450–1465 (André d'Ypres, Colin d'Amiens, Jean Fouquet, Barthélemy d'Eyck) und ihrer Mäzene. Dort findet man in der Tafel- und Buchmalerei zu einer realistisch-illusionistischen Wiedergabe der sichtbaren Welt mit einem neuen Sinn für Stofflichkeit und Licht. Da sind auch ähnlich kühne Elemente in der Bildraumgestaltung zu entdecken wie auf dem Feldbacher Altar. Eindeutige Parallelen finden sich zur höfischen Buchmalerei in den Niederlanden mit Vorlagen von Jan van Eyck und Robert Campin, namentlich zum Werkstattkollektiv des *Stundenbuchs der Katharina von Kleve* (1440–1460). Manche Motive und Eigenheiten sind eng verwandt mit Werken von Dirk Bouts und Rogier van der Weyden. Dadurch, dass viele Vergleichswerke erst gegen 1460/65 entstanden sind, sowie durch die stilistische Nähe der Frauenheiligen der Aussenseiten zu den Frauenfiguren der Kupferstiche des Meisters E. S. ist eine Datierung des Feldbacher Altars gegen 1470 schlüssig.

Die archaische Figur der Maria beim Kruzifixus wirkt mit ihren hart abschattierten Gesichts-



Feldbacher Altar, Mitteltafel, Ausschnitt: Johannes der Täufer, Maria Mater dolorosa, Historisches Museum Frauenfeld. (M. Witzig-Hager)